



NATATION

MAGAZINE

**POUR TOUT SAVOIR
SUR LA NATATION
ABONNEZ-VOUS!**



NATATION

MAGAZINE

C'EST :

- > L'ACTU DE TOUTES LES DISCIPLINES DE LA FFN
- > DES RENCONTRES, DES INTERVIEWS
- > DES DOSSIERS, DES REPORTAGES
- > DES PHOTOS, DES ANALYSES
- > DES RENDEZ-VOUS, DES RÉSULTATS
- > DES RUBRIQUES, DE L'HUMOUR...

Abonnement,
CLÉMENCE BÈGUE : 01 41 83 87 70

www.ffnatation.fr

NATATION

MAGAZINE

BULLETIN D'ABONNEMENT

A renvoyer avec votre règlement à : FFN - Département Horizons Natation, TOUR ESSOR 93 - 14, rue Scandicci - 93500 PANTIN

■ Natation Magazine : 30 € les 8 numéros/an
soit 4,00 € le numéro !

■ Je règle :
par chèque à l'ordre de Horizons Natation

Nom

Prénom Age

Adresse

Ville

CP Email

Date

Signature

QUAND LE CINÉMA SE JETTE À L'EAU

Si le sport s'invite de plus en plus souvent sur les écrans de cinéma, peu de réalisateurs osent s'emparer de sujets aquatiques, comme si l'univers du silence, ses obstacles techniques et ses codes, demeurerait imperméable. Il y a pourtant des exceptions, rares, mais bien réelles et parfois même convaincantes. Des films ambitieux qui ne s'en tiennent pas uniquement au récit hagiographique d'un exploit sportif mais plutôt à la dualité de l'homme face à la toute-puissance de l'élément aquatique.

SUJET RÉALISÉ PAR RICHARD BOURBON

Les acteurs Vincent Lindon et Firat Ayverdi durant le tournage du film *Welcome* de Philippe Lioret.



Si les liens entre le sport et le cinéma ne datent pas d'hier – dès 1896 les frères Lumières tournent *Course en sac* –, honorant la victoire et tous ses appareils, on ne peut pas dire que le triomphe, lui, soit toujours au rendez-vous. Et pour cause, filmer le sport autrement que dans les conditions du direct relève presque de l'impossible. Il manque le souffle du réel, l'emprise de l'immédiateté, les larmes et la souffrance authentique, celle qui soulève les cœurs et l'enthousiasme des stades... Et puis, c'est presque toujours la même histoire qui se répète, les enjeux personnels des personnages se retrouvent inmanquablement liés aux enjeux sportifs, la dose d'émotion et de tension et d'action est toujours offerte dans une explosion galopante, pas inintéressante, mais tout de même un brin cliché, admettons-le. Donc victoires, oui, à la pelle, mais triomphes, non, rarement ! C'est autour des rings que les cinéastes ont trouvé le plus d'inspiration. On pense au *Raging Bull* de Martin Scorsese (1981), au *Rocky Balboa* de Sylvester Stallone (1976) au *Wrestler* d'Arren Aronofsky (2008) ou au *Boxing Gym* de Frederic Wiseman (2010). Les terrains ne sont pas en reste avec *Coup de tête* de Jean-Jacques Annaud (1978), *Les blancs ne savent pas sauter* de Ron Shelton (1992), *L'enfer du dimanche* d'Oliver Stone (1999) et une poignée d'autres films aux arènes différentes : *Point break* sur le surf, *Rasta Rockets* sur le bobsleigh, *L'arnaqueur* sur le billard... Bien entendu, la tentation des cinéastes à immerger leur caméra ne s'est pas fait longtemps attendre et pourtant, les grands films de natation restent rares, comme si personne n'avait encore trouvé l'alchimie idéale pour allier les techniques modernes qui permettent de filmer à peu près tout à une grande histoire drainant son lot de questions essentielles. Alors, quand le cinéma se jette à l'eau, comment s'attache-t-il à présenter les rouages et les enjeux de la natation ?



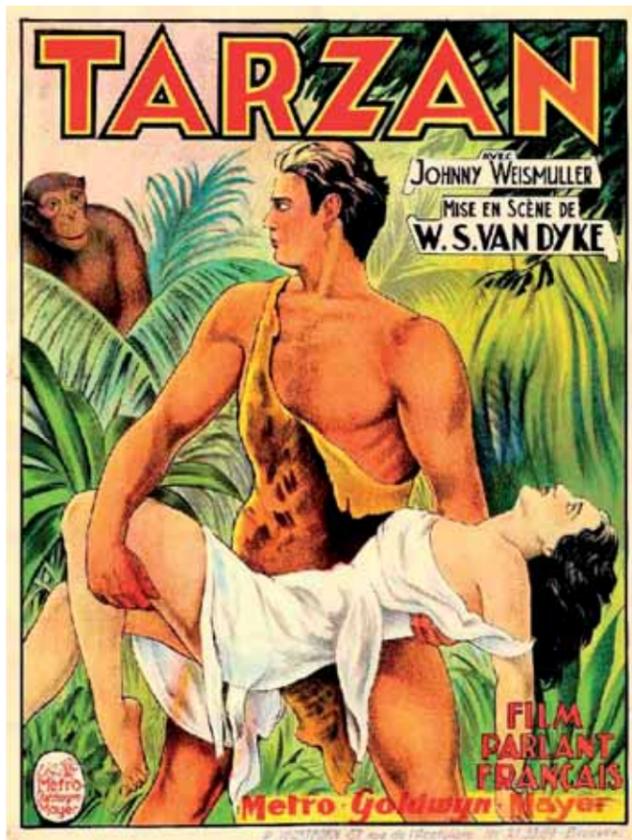
1932 TARZAN L'HOMME SINGE

PITCH

Alors que son père participe à une expédition dont le but caché est la recherche du cimetière des éléphants, Jane rencontre Tarzan et en tombe amoureuse. Après le décès de son père, elle décide de rester avec le seigneur de la jungle.

S'il est impossible de ne pas évoquer Tarzan, c'est plus à cause de son acteur emblématique qu'en raison de ses scènes de natation héroïques. Avoir choisi Johnny Weissmuller, alors au faite de sa gloire, fut un pari gagnant pour les studios d'Hollywood. Au total, douze films virent le jour, malgré les piètres talents d'acteur du nageur et des scénarios pour le moins simplistes. Champion américain dans toute sa splendeur, on ne présente plus Johnny Weissmuller ! Quand il choisit d'abandonner sa carrière sportive, il embrasse celle de l'homme singe et ne la quittera plus jamais. Si ses qualités athlétiques servirent à un nombre incalculables de sauts en lianes, de grimettes aux arbres, de bagarres au corps à corps avec de féroces animaux, on voit en fin de

compte assez peu le nageur en situation... On peut se demander pourquoi les producteurs de l'époque n'ont pas davantage exploité ce filon ? Car une scène du deuxième Tarzan (Tarzan et sa compagne, 1934), reste comme une des plus belles représentations aquatiques qui n'est jamais été composée. Elle commence quand Tarzan, à sa manière un peu brusque, pousse Jane dans la rivière tandis qu'ils roucoulent en haut d'une large branche au-dessus de l'eau. Le vêtement léger de Jane, qui ne porte pas encore de peaux de bête pour se vêtir, se déchire et la belle Maureen O'Sullivan se retrouve nue dans l'eau claire. Tarzan la rejoint dans un plongeon élégant et s'en suit un balai de presque trois minutes au cours duquel les deux amants livrent une partition féérique. La nudité érogène de Maureen O'Sullivan combinée à la grâce dauphine de Weissmuller cohabitent pour faire chavirer les cœurs. Ce qu'on sait moins, en revanche, c'est que Weissmuller acheva sa vie dans un asile près du lieu où il avait tourné le dernier épisode de *Jungle Jim* (1955), rôle bien moins populaire que celui de Tarzan, mais où il continue d'exhiber avec élégance son fameux crawl la tête hors de l'eau.



1936 LES DIEUX DU STADE

PITCH

Après avoir traîné des pieds pour réaliser *Le Triomphe de la volonté*, Leni Riefenstahl exige des moyens exceptionnels pour réaliser une œuvre novatrice. Hitler lui accorde les pleins pouvoirs permettant à la réalisatrice de trouver des angles inédits, de travailler sur les ralentis et d'expérimenter des caméras en mouvement.

Dans ce film fleuve de plus de trois heures scindé en deux parties, la réalisatrice Leni Riefenstahl profite du théâtre des Jeux Olympiques de Berlin de 1936 pour mettre en scène l'essence même du sport, la poésie du mouvement au service de l'accomplissement du corps. La manière dont sont filmées les différentes épreuves a posé les bases de la grammaire télévisuelle et la manière de présenter le sport aujourd'hui n'est guère différente que ce qu'a instauré la réalisatrice allemande à l'époque. Entièrement financé par les

marks du gouvernement allemand, *Les Dieux du Stade* a bénéficié d'un budget pharaonique que Riefenstahl a su utiliser avec intelligence. Trois cents techniciens, quarante caméras, des ralentis, des travellings, des caméras immergées, des musiques grandioses, orchestrales, des plans au téléobjectif et des images de foules en délire, tout est réuni pour célébrer le côté épique du sport. Au-delà de toutes considérations politiques, on ne peut être que sensible à l'imagerie qui s'en détache. La natation occupe toutefois une petite place dans la deuxième partie intitulée *La fête de la beauté*. Il y a assez peu de ralenti par rapport à d'autres épreuves de l'olympiade, l'accent est plutôt mis sur le suspense de la course, l'issue incertaine et galvanisante du résultat, privilégiant l'attrait du direct. Le son aussi est direct, renforçant d'autant plus l'immédiateté de l'événement. Il n'y a d'ailleurs pas de musiques omniprésentes et les plans sous-marins succèdent aux plans de foule et aux gros plans sur les nageurs qui déchirent l'eau du bassin en allongeant les bras. Alors que l'on approche de la fin du film, l'épreuve du plongeon apparaît comme un bouquet final. Cette séquence unique est restée dans les annales comme un des plus grands moments du Septième Art. Successions de ralentis et de contre-plongées, les mouvements isolés et répétitifs des plongeurs en l'air ou fendant l'eau s'enchaînent de manière hypnotique, la musique triomphaliste d'Herbert Windt entraîne vers l'ailleurs, le temps se dilate et l'eau devient matière. Pour celle qui ne cessa de rechercher « la quête de la beauté et de l'harmonie », ce n'est guère une surprise de découvrir ses dernières productions, notamment *Impressions sous-marines* (2002) qui se résume à des plans au fond des mers, drapés de musique ambiante, des balais de poissons, d'algues et de plongeurs dans une orgie de couleurs et de mouvements déjà annoncée lors de l'olympiade de 1936.

